



## Mais qui était Mme D'Aulnoy, l'auteur de « L'oiseau bleu » ?

Marie-Agnès THIRARD

Univ. Lille, ULR 1061 - ALITHILA - Analyses Littéraires et Histoire de la Langue  
F-59000 Lille, France

### Résumé

Qui était donc l'auteur de « L'oiseau bleu, l'un des contes les plus célèbres, lequel donne son titre à cette nouvelle revue consacrée au conte et à la littérature de jeunesse. C'est Mme D'Aulnoy, l'une des conteuses les plus célèbres de la fin du XVII<sup>e</sup> qui métamorphosa un conte d'origine populaire en un conte féerique littéraire dans la mouvance de la mode des contes de fées qui règne à la fin du siècle de Louis XIV. Cette contemporaine de Charles Perrault est à la fois connue et méconnue mais des recherches universitaires à la fin du XX<sup>e</sup> siècle ont permis d'assurer la renaissance de l'œuvre qui était tombée dans les oubliettes de l'histoire littéraire. Romancière célèbre à son époque, Mme D'Aulnoy publia en 1697 et en 1698 deux recueils de contes souvent insérés dans des récits-cadres. Ces contes qui sont assez longs étaient destinés à l'origine à des adultes lettrés et c'est dans un second temps qu'ils ont été récupérés en littérature de jeunesse. Ce que l'on sait moins, c'est que sa vie n'a rien d'un conte de fées. On peut cerner la biographie de cette femme de lettres à travers des documents historiques mais aussi dans les récits-cadres des contes où l'écrivaine se met en scène directement ou indirectement. Cet article voudrait tenter de mieux cerner la personnalité de cette écrivaine à la fois connue et méconnue.

**Mots clés :** L'Oiseau bleu, D'Aulnoy, contes de fées, littérature française XVII<sup>e</sup> siècle, littérature de jeunesse.

**Abstract :** But who was Ms. D'Aulnoy, the author of "The Blue Bird"?

So, who was the writer of « The Blue Bird », one of the most famous fairy tales which gives its title to that new review dedicated to youth literature ? Mme D'Aulnoy is the one. She is one of the most famous women writers at the end of the XVII<sup>th</sup> century. She turned a tale of popular origin into a literary fairy-tale, in the trend of fairy tales which reigned at the end of Louis XIV's

Century. That contemporary of Charles Perrault is both known and unknown, but university researches at the end of the XXth century allowed the rebirth of her work which remained for years in the wilderness of literary history. A famous writer at the time, Mme D'Aulnoy published, in 1697 and 1698, two collections of tales, often inserted in framed tales. Those tales which are rather long, were, at the beginning, meant for learned adults and subsequently they were taken over in youth literature. What is less known is that her life was nothing of a fairy tale ! We can grasp that literary woman's biography in historic documents but also in framed tales in which she staged herself directly or indirectly. This article is intended to grasp the personality of that writer, both known and unknown.

**Key-words :** The Blue Bird, D'Aulnoy, fairy-tales, seventeenth century literature, youth literature.

Alors qu'une nouvelle revue voit le jour sous le titre de *L'oiseau bleu*, il peut sembler pertinent de s'interroger sur l'auteur(e) de l'un des contes les plus célèbres de la littérature française. Rappelons que ce conte correspond à une subtile métamorphose littéraire d'un conte d'origine orale sous la plume d'une des grandes conteuses de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle en France. Il s'inscrit ainsi dans le cadre de la mode des contes de fées qui règne à la fin du Siècle de Louis XIV. Cette mode des contes merveilleux concernait à l'époque un public d'adultes privilégiés et lettrés vivant dans l'orbite de la Cour. Ce n'est qu'au fil des siècles que nombre de ces contes ont été récupérés en littérature de jeunesse, très souvent sous des formes simplifiées via les versions résumées en images d'Epinal. Deux versants illustrent ce phénomène : l'un décliné au masculin et illustré essentiellement par Charles Perrault ; l'autre décliné au féminin et illustré par de nombreuses femmes-conteuses, la plus célèbre d'entre elles étant incontestablement Mme D'Aulnoy. Mais qui était donc cette écrivaine ? En 1928, Marie-Elisabeth Storer, dans sa thèse intitulée, *Un épisode littéraire de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la mode des contes de fées en France (1685-1700)*, lançait ce cri d'alarme en faisant référence aux contes les plus connus : « Il est temps qu'on connaisse " L'Oiseau bleu" et " La Belle aux cheveux d'or " tels que Madame D'Aulnoy les a écrits »<sup>1</sup>. On pourrait essayer de relever ce défi, d'autant que l'œuvre qui était tombée dans les oubliettes de l'histoire littéraire, a joui d'une renaissance à la fin du

---

<sup>1</sup> Marie-Elisabeth STORER, *Un Épisode littéraire de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. La Mode des contes de fées (1685-1700)*, Paris, Champion, 1928, p. 41.

XX<sup>e</sup> siècle grâce à un certain nombre de travaux universitaires et à des rééditions dont la bibliographie fera état en fin d'article.

### **Approche historique : la biographie de Mme D'Aulnoy**

Suivons d'abord la piste historique. Marie-Catherine Le Jumel de Barneville naquit en 1650 d'une famille « alliée aux meilleures maisons de Normandie »<sup>2</sup> d'après la notice des auteurs contenue dans le tome 37 de l'édition du *Cabinet des fées* qui date de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En fait, selon le *Cabinet de d'Hozier*<sup>3</sup>, elle appartenait à la vieille noblesse de robe par son père et à la noblesse d'épée par sa mère, la marquise de Gudane, nièce du premier écuyer. Sa situation sociale d'origine est donc intermédiaire entre la bourgeoisie et la haute aristocratie. Le père meurt alors que l'enfant n'a pas encore cinq ans, et Marie-Catherine se retrouve à l'âge de quinze ans, mariée au baron d'Aulnoy. Une telle union n'a rien d'original à l'époque ; le théâtre de Molière en contient plus d'un exemple. Compte tenu des circonstances familiales et de sa position d'orpheline, le sort de Marie-Catherine se rapproche singulièrement de celui de la jeune Agnès de *L'École des femmes* qui trouve en Arnolphe à la fois un père, un tuteur et un époux. Or, François de la Motte, toujours selon le *Cabinet de d'Hozier*, était de basse extraction et homosexuel. D'origine bourgeoise mais fort riche, il avait en fait acheté son titre de baron. Le mariage arrangé par la mère et fondé essentiellement sur des intérêts financiers ne fut pas heureux. Le baron d'Aulnoy était un débauché, qui plus est, un vieux barbon qui avait trois fois l'âge de la jeune femme. Cette situation explique sans doute que, dans les contes, le triomphe de l'amour aille toujours de pair avec l'image d'un couple jeune et parfaitement assorti au niveau de la condition sociale. Mais la réalité ne fut pas le reflet des récits merveilleux, au point que Madame d'Aulnoy essaya même de se débarrasser de son époux en tentant, avec l'aide de sa mère, Madame de Gudane, de le faire accuser du crime de lèse-majesté, lequel était à l'époque passible de la peine capitale. D'après les archives de la Bastille et le *Cabinet de d'Hozier*, cette tentative échoua, dans des circonstances pour le moins lamentables. L'un des accusateurs, Monsieur de Courboyer, se rétracta sous la torture et accusa alors Madame de Gudane et Madame d'Aulnoy. Le baron d'Aulnoy fut disculpé et les deux autres gentilshommes mêlés à ce complot eurent la tête tranchée en place de Grève. Apparemment la mère joua le rôle le plus

---

<sup>2</sup> *Cabinet des fées*, Amsterdam et Paris, Rue et hôtel Serpente, 1786, tome XXXVII, p. 43.

<sup>3</sup> *Cabinet de d'Hozier*. Bibliothèque nationale t. CCL n° 6633. Référence in M.-E. STORER, *op. cit.* p.18.

important dans cette affaire, mais la jeune baronne d'Aulnoy, alors âgée de vingt ans, déjà mère de deux enfants et enceinte d'un troisième, fut certainement complice. La mère fut condamnée à l'exil et vécut le reste de son existence en Espagne où elle joua sans doute un rôle d'agent secret ; ceci explique l'importance de ce pays dans l'œuvre de notre conteuse, surtout en ce qui concerne les récits-cadres introducteurs des contes. Quant à Madame d'Aulnoy, elle fut emprisonnée trois semaines à la Conciergerie, puis relâchée grâce à l'intervention de protecteurs très haut placés dans le monde de la Cour. Madame la Princesse de Conty était une de ses protectrices, à laquelle elle dédia d'ailleurs nombre de ses œuvres. Le *Cabinet de d'Hozier* précise que par ses avis et ses intrigues, Madame d'Aulnoy trouva moyen de sortir de prison. La notice biographique contenue dans l'édition du *Cabinet des fées* de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle associe aussi le nom de notre conteuse à celle de la fameuse et belle Madame Tiquet qui eut la tête tranchée en place de Grève<sup>4</sup> pour avoir essayé d'assassiner son mari. Quoi qu'il en soit, Madame d'Aulnoy dut abandonner pour un temps sa vie mondaine et se retirer dans un couvent. En ce qui concerne les vingt années qui suivirent, tous les historiens ne sont pas d'accord. Le *Cabinet de d'Hozier* dit qu'elle mena alors une existence mystérieuse faite d'aventures et de voyages et qu'il y a quelques raisons de croire qu'en 1672 elle était libre. Certains témoins prétendent qu'elle voyagea alors en Espagne, puis en Angleterre. M. Fouché-Delbosc, quant à lui, pense qu'elle n'a jamais mis les pieds en Espagne et que ses mémoires et relations de voyages sont le fruit de lectures, tandis que Madame Jeanne Mazon affirme le contraire<sup>5</sup>. De même, on ne sait pas si Madame d'Aulnoy se rendit effectivement en Angleterre comme elle le prétend dans les *Mémoires d'Angleterre* où elle dit avoir fréquenté beaucoup de hauts personnages, y compris l'ambassadeur de France. Quoi qu'il en soit, son amie Madame Dunoyer témoigne aussi de l'existence de ce séjour en Angleterre, expliquant ainsi qu'à Paris le salon de notre conteuse était fréquenté par les partisans de Jacques II et de Guillaume d'Orange. Ce qui est sûr, c'est que Madame d'Aulnoy se retrouve à Paris en 1690 et qu'elle dit elle-même vivre dans la solitude en préfaçant ses écrits littéraires. C'est à partir de cette époque, en effet, qu'elle publie ses œuvres, œuvres galantes et romanesques, relations de voyages, et enfin contes. Elle eut encore trois enfants dont la paternité est assez sujette à caution et tint salon rue Saint-Benoit. Cette vie mondaine permet de définir le cercle d'initiés ou d'amis qui fréquentait ce salon.

---

<sup>4</sup> *Cabinet des fées*, op. cit., tome XXXVII, p. 43.

<sup>5</sup> Jeanne MAZON. « Madame d'Aulnoy n'aurait-elle pas été en Espagne », *Revue de littérature comparée*. VII, 1927, p. 724-736.

D'après le témoignage de Madame Dunoyer, précédemment cité, ce salon était assez ouvert et des nobles d'origine anglaise appréciaient la compagnie de la comtesse d'Aulnoy. Sa réputation littéraire dépassait, semble-t-il, le cadre de l'hexagone, car le *Mercure* publia la lettre enthousiaste d'un Anglais, Milord Maitland, à la lecture des *Mémoires d'Espagne* en 1692. Madame de Murat, contemporaine et amie, parle dans son journal manuscrit de mille gens qui venaient chez elle. Dans les mille gens ainsi cités, il faut sans aucun doute compter un certain nombre de personnages appartenant à la haute aristocratie de l'époque, dont Madame la duchesse et Madame la princesse de Conty qui étaient ses protectrices. Mais cette société éminemment parisienne comprend aussi une sorte d'élite intellectuelle et littéraire, des aristocrates de l'esprit, manifestant d'ailleurs, quelle que soit leur origine, un certain mépris pour tout ce qui peut paraître bourgeois. C'est ainsi que des gens de lettres ou d'esprit font partie de l'entourage de Madame d'Aulnoy : Saint-Evremond, les Bretonvilliers, les Lhéritier.

Si l'on observe le courant idéologique auquel appartenaient ces amis privilégiés, plusieurs sources d'influence possibles apparaissent. Tout d'abord, on perçoit celle des libertins, car Saint-Evremond était bien connu comme tel. Or il fut l'ami personnel de Monsieur Le Jumel de Barneville et devint l'ami de sa fille. Le degré d'amitié était tel qu'il put se permettre d'envoyer des condoléances très humoristiques à la veuve lors de la mort du baron d'Aulnoy, survenu en 1700<sup>6</sup>. De plus, Saint-Evremond dut s'exiler en Angleterre, pays où Madame d'Aulnoy séjourna elle aussi probablement, ce qui laisse supposer d'autres points communs. Il est donc probable qu'il exerça, en tant qu'ami privilégié de son père, une sorte de tutorat intellectuel sur l'orpheline. Cependant, il faut se souvenir qu'en cette fin de siècle le libertinage n'est guère accepté dans les allées du roi et que ses adeptes sont même persécutés. Si libertinage il y a, celui-ci devra apparaître le plus souvent sous des formes voilées, sous peine d'encourir l'exil ou l'emprisonnement.

Mais dans le cercle des relations privilégiées de Madame d'Aulnoy, on distingue aussi des femmes-écrivains adeptes de la mode des contes de fées. C'est le cas de Madame de Murat qui était une amie très intime. Or il faut se souvenir que Madame de Murat était aussi un esprit libre qui écrivit force libelles contre Madame de Maintenon et qu'elle aussi dut s'exiler. Ceci laisse supposer que le cercle d'amis privilégiés de Madame d'Aulnoy n'était pas un cercle de simples courtisans et qu'une forme cachée de contestation pouvait même y régner. L'autre amie privilégiée, Mlle Lhéritier, est caractéristique d'une autre source d'influence. Cousine de Perrault, elle fut, sinon l'initiatrice, du moins la théoricienne du nouveau genre littéraire

---

<sup>6</sup> Charles GIRAUD, *Saint-Evremond, Œuvres mêlées*, revues, annotées et précédées d'une histoire de la vie et des ouvrages de l'auteur, Paris, 1866, tome III, p. 415-416, dans M.- E. STORER, *op. cit.*, p.23.

féerique. Il semble que le salon de notre conteuse ait été un des hauts lieux de la mode des contes de fées à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais cet aristocratismes de l'esprit n'exclut pas l'aristocratismes de naissance. Madame d'Aulnoy évoluait manifestement dans un cercle de mondains privilégiés, parmi lesquels se trouvaient aussi de hauts protecteurs vivant dans les sphères du pouvoir absolu de l'époque : la princesse de Conty est une protectrice attitrée. Il est donc probable que même les allées du roi connaissaient notre conteuse car la mère, Madame de Gudane, fut très probablement agent secret de Louis XIV lors de son exil en Espagne. Mettant fin à cette vie sociale, selon le *Cabinet de d'Hozier*, Madame d'Aulnoy se retira dans un couvent en 1703 et y mena une vie exemplaire jusqu'à sa mort. Cette conversion peut paraître troublante à des lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle, mais elle entraine dans les mœurs de l'époque, et plus d'un libertin notoire, tel que Théophile de Viau, sous l'emprise d'une religion socialement dominante, se livra à un pari Pascalien de dernière heure. Molière, dans le *Don Juan*, évoque d'ailleurs ces habitudes de retour, apparent du moins, à la piété, après une vie plus ou moins débauchée, lorsque s'annonce l'approche de la mort. Dans les milieux mondains, c'était là pratique courante : le grand Condé et la princesse Palatine vécurent dans la libre pensée mais se convertirent, l'un en 1685, l'autre en 1671. Au fur et à mesure que le pouvoir royal s'affermissait, le libertinage s'abrita souvent sous les voiles de la fausse dévotion.

L'œuvre de Madame d'Aulnoy semble aussi susciter quelques problèmes. Beaucoup d'ouvrages ont été et sont encore, dans certaines bibliographies actuelles, attribuées à tort à Madame d'Aulnoy. Ceci s'explique par l'existence de beaucoup d'éditions hollandaises frauduleuses et par le fait que Madame d'Aulnoy signait toujours ses œuvres sous le pseudonyme de Madame D., ce qui justifie quelques méprises avec Madame d'Auneuil, auteur des *Chevaliers errants*, autre recueil de contes. Mais prenant appui sur la liste que notre conteuse dressa de ses propres œuvres dans la préface des *Nouvelles ou Mémoires historiques* de 1693 et dans la préface du *Comte de Warwick* de 1703, M. Fouché-Delbosc et Marie-Elisabeth Storer dressent un inventaire enfin crédible de tous les ouvrages qu'on peut lui attribuer<sup>7</sup> La première œuvre date de 1690. Madame d'Aulnoy, dans la préface de l'*Histoire d'Hypolite, comte de Douglas*, dit alors vivre dans la solitude. Elle s'évade donc en écrivant une œuvre romanesque et galante qu'elle dédie à sa protectrice, la princesse de Conty. Cette première œuvre qui fut un *best seller* de l'époque contient déjà un conte merveilleux, « L'Histoire de Félicité », ce qui fait de Madame d'Aulnoy l'innovatrice de cette mode des récits féeriques écrits. Toujours en 1690, elle publie les *Mémoires de la Cour d'Espagne*, dédiés à la

---

<sup>7</sup> M.-E. STORER, *op. cit.*, p. 20-21 et 28-29.

même princesse. La retraite dans laquelle elle-même reconnaît vivre alors lui permet d'écrire de nombreux ouvrages qu'elle publie coup sur coup. En 1691, parut ainsi la *Relation du voyage d'Espagne* qui obtint un vif succès auprès du public. Madame d'Aulnoy reprend alors de nouveau la veine des nouvelles galantes et romanesques où elle semble se complaire et publie en 1692 *Les Nouvelles espagnoles*. Les nouvelles historiques l'inspirent aussi : en 1692 également, elle fait paraître *l'Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency*, puis en 1693, *Les Nouvelles ou mémoires historiques, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans l'Europe... depuis 1672 jusque 1679*. On se souvient qu'en cette fin de siècle, la frontière entre l'histoire et le roman n'est pas évidente. Parallèlement, cependant, à cette inspiration historique et romanesque correspondant à l'évolution du genre narratif à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Madame d'Aulnoy écrit alors *Les Sentiments d'une âme qui retourne à Dieu, sur le psaume 102 : Benedic anima mea Domino* dont l'approbation date de 1690 et *Les sentiments d'une âme pénitente, sur le psaume 50 : Miserere mei Deus* dont l'approbation date de 1691. Ces deux ouvrages seront édités tous deux en 1698. Ils sont apparemment empreints d'une grande piété, mais s'agit-il là d'une conversion sincère ? Le problème reste posé. Madame d'Aulnoy semble cependant toujours se consacrer parallèlement avec délectation au genre romanesque et éprouve un sérieux besoin d'évasion ou de compensation par l'écriture. Il n'est donc pas étonnant qu'en 1695 Madame d'Aulnoy publie encore les *Mémoires de la Cour d'Angleterre* qui n'ont qu'un très vague fond historique et qui sont essentiellement des nouvelles romanesques où abondent les récits d'amour et les intrigues complexes.

Mais c'est entre 1697 et 1698 que Madame d'Aulnoy publie enfin ses huit volumes de contes de fées où elle privilégie encore les histoires romanesques et complexes dans lesquelles l'amour est le ressort narratif essentiel. Il faut bien reconnaître, en effet, que le conte dissimulé dans *L'Histoire d'Hypolite* ne représentait encore qu'une timide incursion du genre dans la république des Lettres. C'est en 1695 que le conte de fées prend son autonomie littéraire sous l'égide de Mademoiselle Lhéritier. Cette nièce de Charles Perrault, amie de notre conteuse, était d'une famille d'érudits et animait un salon littéraire fort côté des intellectuels et des mondains de l'époque. C'est donc à partir de 1697 que Madame d'Aulnoy publie la plus grande partie de ses contes de fées. Un premier recueil intitulé *Les Contes de fées* est publié en 1697 : trois volumes pour juin 1697 et le quatrième avant la fin de l'année. Le premier tome contient « Gracieuse et Percinet », « La Belle aux cheveux d'or », « L'Oiseau bleu » et « Le Prince lutin ». Le second contient cinq contes : « Le Rameau d'or », « L'Oranger et l'abeille », « La Princesse Printanière », « La Princesse Rosette », « La Bonne petite souris ». Le troisième et le

quatrième intitulés *Nouveaux contes des fées* contiennent chacun trois contes insérés dans deux nouvelles espagnoles : *Ponce de Leon* pour le premier tome, et *Don Fernand de Tolède* pour le second. Il s'agit de « Finette Cendron », « Le Mouton », « Fortunée » pour le premier tome, et de « Babiolo », « Le Nain jaune », « Le Serpentin vert » pour le second. Un autre recueil intitulé *Contes nouveaux ou les fées à la mode*, comprenant quatre volumes, parut en 1698 chez la veuve de Théodore Gérard. Les contes des trois derniers tomes sont encadrés par la nouvelle du *Nouveau gentilhomme bourgeois*. Parmi les nouveaux contes, il faut citer « La Princesse Carpillon », « La Biche au bois », « La Grenouille bienfaisante », « La Chatte blanche », « Belle-Belle ou le chevalier Fortuné », « Le Pigeon et la colombe », ainsi que « La Princesse Belle-Etoile », « Le Prince Marcassin » et « Le Dauphin »<sup>8</sup> Madame d'Aulnoy publia donc vingt-quatre contes de fées répartis en huit volumes entre 1697 et 1698. En tout, si l'on ajoute le conte inséré dans *L'Histoire d'Hypolite*, c'est donc vingt-cinq contes qu'elle écrivit, ce qui montre l'abondance de sa production.

En 1703, paraît, deux ans avant la mort de Mme D'Aulnoy, son dernier ouvrage, *Le Comte de Warwick*, sorte de suite aux *Mémoires de la Cour d'Angleterre*, où une vague atmosphère historique laisse en fait place, une fois de plus, aux aventures amoureuses les plus rocambolesques.

Les témoignages historiques nous donnent ainsi une image assez ambiguë de la personnalité de Madame d'Aulnoy qui mourut, en 1705, après un retour apparent à la piété, mais dont la vie scandaleuse et aventureuse semble, du moins à un premier niveau de lecture, fort éloignée du monde féerique. Mais d'autres sources permettent de cerner la personnalité de l'écrivaine qui se met elle-même en scène dans le récit-cadre du Parc de Saint-Cloud dans lequel s'insèrent les premiers contes.

### **Le récit-cadre du Parc de Saint-Cloud**

Grâce à une mise en scène que Madame d'Aulnoy fait d'elle-même dans le récit-cadre qui introduit les premiers contes, on peut parfaire le portrait déjà esquissé par les témoignages historiques. Celle-ci se présente en effet sous la forme d'un personnage, Madame D., qui se promène dans le Parc de Saint-Cloud avec des amis et qui reste seule un moment à l'écart des autres. Or, durant ce temps de solitude, elle reçoit la visite de la nymphe de Saint-Cloud qui lui transmet des vers élogieux à propos des lieux où elle se trouve. Le château de Saint-Cloud était

---

<sup>8</sup> *Cabinet des fées*, op. cit., t. III, parties I et II – t. IV, parties I et II – t. V, parties I et II – t. VI, parties I et II.

alors résidence royale. Il était habité par le duc d'Orléans, frère du roi et par la princesse Palatine son épouse, à qui notre conteuse dédie d'ailleurs des vers élogieux inspirés par la nymphe. Mais le pseudonyme de Madame D. attribué au personnage correspond à celui par lequel Madame d'Aulnoy signait ses œuvres, ce qui est un indice. L'auteur ainsi en quête de personnage se montre donc bel et bien comme vivant dans une société elle-même dans l'orbite de la Cour et dotée de puissants protecteurs. Madame D., alias Mme D'Aulnoy, présente les amis qui l'accompagnent dans cette promenade comme « plusieurs personnes d'esprit et de bon goût »<sup>9</sup> à qui elle va ensuite raconter des nouvelles dans lesquelles les contes viendront s'insérer. Cette catégorie de gens d'esprit et de bon goût rejoint bien le cercle d'initiés fréquentant le salon de notre conteuse. Il s'agit d'une société de gens d'esprit, soit nobles d'origine, soit appartenant à l'élite des gens cultivés, sorte d'aristocratie intellectuelle à laquelle Madame d'Aulnoy elle-même, par son statut originel de noblesse de robe, préfère se rattacher.

Cependant dans cet auto-portrait, le personnage de Madame D. apparaît aussi au cœur de son époque et fait un éloge assez dithyrambique de la Cour de Louis XIV et de ses fastes. Les vers prononcés par l'entremise de la nymphe sont non seulement un compliment destiné à la princesse Palatine mais aussi un véritable panégyrique du règne :

Quand ce palais superbe et ces jardins tranquilles  
Souvent de sa pompeuse Cour  
Sont les agréables asiles,  
De tout ce qui s'offre à vos yeux,  
Est-il rien qui doive surprendre  
Et ne devrait-on pas s'attendre  
À voir tant de trésors enrichir ces beaux lieux<sup>10</sup> ?

On sent ici l'attitude courtisane sans doute inévitable à l'époque. Le poème sent l'exercice d'école mais nul écrivain n'y échappait alors. Compte tenu du système des pensions, Molière lui-même dut se plier à la norme et faire l'éloge obligé de Louis XIV, le pouvoir considérant d'ailleurs cette publicité comme une sorte de contrat obligé. Cependant, en cette fin de siècle, le temps des largesses et des pensions est révolu, mais pas celui des grâces et des recours en grâce. Madame d'Aulnoy, à cause de sa vie tumultueuse, en avait bien besoin. De plus, la glorification du siècle de Louis Le Grand est aussi une marque d'appartenance au clan des Modernes.

Mais, au-delà de la description de cette société de Cour, l'intérêt de cette mise en scène de l'auteur, c'est surtout la description qu'elle fait ainsi de son statut d'écrivain. Elle se présente comme désargentée et à la marquise qui lui envie ses dons de conteuse, elle réplique : « Ce sont

---

<sup>9</sup> *Cabinet des fées, op. cit.*, t. II p. 376-380 et tome III p. 50.

<sup>10</sup> *Ibid.*, t. II p. 377.

des trésors avec lesquels on manque ordinairement de bien des choses nécessaires : toutes mes bonnes amies les fées m'ont été jusqu'à présent peu prodigues de leurs faveurs. Je vous avoue aussi que je suis résolue de les négliger comme elles me négligent. »<sup>11</sup> Derrière la remarque humoristique se cachent certes des problèmes financiers attestés par les témoignages historiques : le baron d'Aulnoy perdit, dit-on, la plus grande partie de ses biens quelques années avant sa mort, c'est-à-dire à une époque contemporaine de l'écriture et de la publication des contes<sup>12</sup>. Mais au-delà de l'humour, cette remarque affirme une fois de plus le caractère non mercantile de l'écriture. Madame d'Aulnoy refuse ainsi de se situer sur le même plan que les écrivains professionnels, lesquels à l'époque commençaient à vendre fort cher leurs manuscrits auprès des éditeurs. Cette attitude bourgeoise n'est pas celle de notre conteuse qui s'efforce au contraire de se montrer désintéressée, étrangère à toute forme d'exploitation financière de ses talents de conteuse, ce qui marque une volonté personnelle de se rattacher à une sorte d'aristocratie des gens d'esprit.

Mais le personnage-auteur se présente aussi comme différent des amis qui l'entourent, à l'écart des autres et voué à une certaine forme de solitude. C'est lui-même qui encourage à l'éloignement dans le parc de Saint-Cloud « la charmante troupe » de ses relations. En tant qu'écrivain, Madame d'Aulnoy se situe donc dans une vision traditionnelle d'un statut fondé sur la différence et la supériorité. Ce sentiment de supériorité entraîne même des rapports de dépendance de la part de ses interlocuteurs de noble origine qui vont jusqu'à la supplier de raconter encore quelques histoires de fées. Le statut d'écrivain permet ainsi à notre conteuse de se hausser au-dessus de ses propres origines sociales, correspondant à la vieille noblesse de robe et de se mettre sur un pied d'égalité et même sur un plan de supériorité par rapport à la noblesse de sang. Cette supériorité est d'ailleurs liée au statut même de l'inspiration. Celle-ci est présentée encore comme étant d'origine divine, toute notion de travail étant abolie. Il s'agit là d'une marque d'appartenance au clan des Modernes. L'inspiration se présente sous la forme d'une nymphe qui rend visite à Madame D. alors qu'elle se retrouve seule dans le parc, loin de ses amis. Le commerce des muses est donc un domaine réservé à quelques élus parmi lesquels elle se situe. C'est pourquoi elle s'adresse ainsi aux autres personnages qui sont venus la rejoindre : « La nymphe de Saint-Cloud se lassait aussi peu de parler que moi de l'entendre, continua Madame D., lorsqu'elle m'a semblé inquiète du bruit que vous faisiez en vous approchant. Adieu, m'a-t-elle dit, je vous croyais seule, mais puisque vous êtes en compagnie,

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, t. II p. 379.

<sup>12</sup> *Cabinet de d'Hozier*, T. CCL N° 6633 BN, in M.-E. STORER, *op. cit.*, p. 18.

je vous reverrai une autre fois. »<sup>13</sup> Le « puisque vous êtes en compagnie » laisse supposer que seule Madame D. a la chance de pouvoir communiquer avec la muse, ce qui renforce l'image d'un statut supérieur. De plus, c'est surtout dans la classe des écrivains d'origine noble que l'on rencontre cette conception de l'écriture : il fallait pour que celle-ci ne soit pas contraire au statut de la noblesse qu'elle apparaisse comme le fruit d'une inspiration divine et ne devant rien à un quelconque travail de rédaction.

Mais le personnage-auteur se situe aussi au cœur des querelles littéraires de cette fin du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui permet de cerner ainsi la situation de Madame d'Aulnoy elle-même. La visite de la nymphe dans le parc de Saint-Cloud rappelle évidemment le monde de la Fable antique, mais la marquise, amie de Madame D., affirme cependant clairement : « Vous êtes trop heureuse d'être dans un commerce si agréable tantôt avec les muses, tantôt avec les fées »<sup>14</sup>. Ce « tantôt avec les muses, tantôt avec les fées » laisserait supposer tout d'abord une double source d'inspiration possible, d'une part celle de la mythologie antique, d'autre part celle d'un merveilleux féerique plus moderne. En fait, c'est l'inspiration moderne qui semble prévaloir aux yeux de Madame D. On constate, en effet, que la nymphe de Saint-Cloud, dans sa description même, est bien proche d'une fée ; celle-ci est présentée avec « des yeux doux et brillants, l'air enjoué et spirituel, les manières gracieuses et polies [...] La robe légère qui la couvrait laissait voir la juste proportion de sa taille ; un nœud de ruban arrêtait à sa ceinture les nattes de ses cheveux, la régularité de ses traits n'avait rien qui ne fît plaisir »<sup>15</sup> Il s'agit pour le moins d'une nymphe revue et corrigée selon les normes de la beauté et des bienséances du siècle avec un parti-pris d'excellence dans le portrait qui la rapproche des fées de nos contes. De plus cette nymphe fait ostensiblement l'éloge du siècle nouveau et du monarque lui-même. L'allusion au roi-soleil est d'ailleurs explicite :

Jamais un importun nuage  
Du Soleil en ces lieux ne couvre le visage<sup>16</sup>

Cette métaphore du Soleil à peine voilée permet à l'écrivain de vanter la beauté des lieux et le pouvoir de Louis XIV. Madame D., alias Madame d'Aulnoy, se situe ainsi dans la mouvance de Charles Perrault et des Modernes, avec la ferme résolution de faire l'éloge d'un siècle et d'une civilisation considérés comme incomparables. Avec le premier récit-cadre se déroulant dans le parc de Saint-Cloud, Madame d'Aulnoy affirme donc clairement la présence d'un auteur en

---

<sup>13</sup> *Cabinet des fées, op. cit.*, t. II p. 379.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 379.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 378.

quête de personnage, cherchant à donner d'elle-même l'image valorisée et valorisante d'une femme de petite noblesse, certes, mais parvenant grâce aux sources d'inspiration divine de l'écriture à un statut supérieur l'amenant à une claire conscience d'appartenance à un cercle privilégié, cercle de mondains et de gens d'esprit. Si Madame d'Aulnoy se met en scène directement à travers le personnage-auteur de Madame D. dans le premier récit-cadre du parc de Saint-Cloud, elle le fait encore, mais de manière indirecte et avec une distanciation ironique à travers le personnage de Virginie dans la nouvelle-cadre du *Nouveau gentilhomme bourgeois*<sup>17</sup>.

### **La mise en scène indirecte à travers le personnage de Virginie dans la nouvelle-cadre du Nouveau gentilhomme bourgeois.**

Ce dernier récit-cadre amalgame en une réécriture romanesque de plusieurs pièces de Molière : *Le Bourgeois gentilhomme*, *Le Malade imaginaire* et *Les Précieuses ridicules*. Parmi les personnages féminins, dans un cercle provincial, deux jeunes filles précieuses, Virginie et Marthonide, filles de Monsieur de Saint Thomas, un noble désargenté, sont privilégiées. Mais elles ne semblent pas traitées de la même manière et l'une d'elles semble avoir les faveurs de la conteuse, à moins qu'il ne s'agisse en l'occurrence d'une sorte de double de l'écrivaine. Le statut social du personnage et sa vie amoureuse sont comme des reflets déformés du vécu-même de la comtesse d'Aulnoy. Virginie est une jeune noble provinciale d'origine normande comme notre conteuse elle-même. Elle va se trouver mariée par son père à un bourgeois gentilhomme enrichi qui vient d'acheter un titre et une terre. Or François de la Motte, de basse extraction, aux dires du *Cabinet de d'Hozier*, s'était élevé lui aussi par des voies vénales et avait acheté la baronnie d'Aulnoy<sup>18</sup>. Le personnage de La Dandinardière, ce riche drapier qui vient s'établir en Normandie, qui achète une terre et un titre, pourrait bien être le double caricatural du mari même de Madame d'Aulnoy. La Dandinardière, bourgeois enrichi et anobli, va épouser Virginie selon un accord arrangé exclusivement par les parents, comme a dû l'être le mariage de notre conteuse. Le père de Madame d'Aulnoy mourut, certes, alors qu'elle n'avait pas encore cinq ans, mais c'est la mère, Madame de Gudane, qui organisa cette union en raison de la grosse fortune du prétendant d'ailleurs déjà anobli par l'achat d'une terre comme le personnage-même de la nouvelle. Le père, dans la nouvelle-cadre, parle d'ailleurs en termes clairs à son épouse : « Le vicomte de Berginville, continue-t-il, m'a communiqué une pensée qui lui est venue et que je

---

<sup>17</sup> *Cabinet des fées*, *op. cit.*, tome III p. 411 et tome IV p. 79 et p. 356.

<sup>18</sup> *Cabinet de d'Hozier*. t. CCLM, n° 6633, cité par M. -E. STORER, *op. cit.*, p. 18.

ne trouve point trop mauvaise, ce serait de tâcher que la Dandinardière épousât Virginie ou Marthonide, je ne suis pas en état de leur donner beaucoup et s'il goûtait cette affaire, j'en aurais bien de la joie »<sup>19</sup>. Le prieur, qui est en quelque sorte l'aumônier de service de cette micro-société provinciale s'exprime, lui, en termes moins feutrés au sujet de ce mariage arrangé entre la fille aînée et La Dandinardière : « N'importe, dit le prieur, il est en fonds d'argent comptant. Je ne vous pardonnerai de ma vie si vous le laissez échapper. »<sup>20</sup>

Les points de ressemblance entre Virginie, le personnage de la nouvelle et Madame d'Aulnoy elle-même sont nombreux. Notre conteuse avait comme premier prénom Marie. Or Virginie, est-il dit, l'aînée des deux sœurs précieuses, s'appelait Virginie au lieu de Marie car c'était son véritable nom. Le rapprochement est troublant et apparaît comme un indice voulu dans le labyrinthe des récits-cadres. De plus, la qualité essentielle de Virginie est bien l'art de conter. « La Chatte blanche » est présenté comme un conte de Virginie, « Belle-Belle et le chevalier Fortuné » étant composé par les deux sœurs. Ce talent de conteuse apparaît d'ailleurs valorisé et présenté comme la seule dot de la jeune fille. Le dialogue entre le prieur et La Dandinardière est explicite à ce sujet :

- Dites-moi, ajouta Dandinardière, que lui donne-t-on en mariage ?
- Ce qu'on lui donne, répliqua le prieur, et ne le savez-vous pas ? On lui donne une très grosse dot, un revenu qui vaut mieux que la plus belle terre de ce pays.
- Vous voulez dire des maisons à Paris, reprit Dandinardière, ou des rentes sur l'hôtel de ville.
- Ce sont là de plaisantes bagatelles, dit le prieur, on lui donne le don de faire des contes et vous ne savez pas où cela va<sup>21</sup>.

Cette valorisation du don de conter est sans doute ironique, quand on sait les ennuis financiers que connut la comtesse d'Aulnoy après la ruine de son mari, ruine liée à une vie de débauché et de mauvais payeur, et le mot « bagatelles » d'ordinaire employé pour parler des contes est ici utilisé de manière humoristique pour évoquer des richesses bien tangibles. Mais on peut y voir aussi de la part de l'écrivaine, comme dans la nouvelle-cadre du Parc de Saint-Cloud, la revendication d'un statut supérieur au commun des mortels. Le « vous ne savez pas où cela va » laisse supposer que savoir inventer des contes pourrait conduire à appartenir à une nouvelle aristocratie, celle des gens d'esprit et de bon goût. La Dandinardière, en revanche, est présenté comme le seul personnage de la nouvelle-cadre incapable d'imaginer lui-même un conte et réduit à l'état de simple auditeur mais allant jusqu'à s'appropriier le récit des autres dans une entreprise de supercherie littéraire. De plus, Madame d'Aulnoy traite avec une certaine

---

<sup>19</sup> *Cabinet des fées, Le Nouveau gentilhomme bourgeois*, t. III p. 438.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 524.

<sup>21</sup> *Ibid.*, t. IV p. 289.

tendresse le personnage de Virginie. Celui-ci semble même lui servir de porte-parole lorsqu'elle évoque une époque « où l'on sacrifie ses meilleurs amis pour avoir le plaisir de dire un bon mot » et qu'elle ajoute d'un ton méthodique : « Pour moi, ce n'est point mon caractère... je veux que l'on soit attentif sur l'essentiel et sur la bagatelle »<sup>22</sup>.

Le statut de l'écrivain tel que le décrit Virginie est d'ailleurs proche de celui évoqué par le personnage-auteur du Parc de Saint-Cloud. Parlant du conte inventé par sa sœur Marthonide, « Le dauphin », elle précise qu'« il n'est pas encore corrigé, mais qu'on peut le lire ainsi »<sup>23</sup>, ce qui laisse à penser qu'il est le fruit d'une brillante inspiration échappant une fois de plus au travail de réécriture.

Cette tendresse à l'égard de Virginie qui représenterait une sorte de double pour l'auteur, n'exclut pas pourtant une forme de distanciation. Tout se passe comme si Madame d'Aulnoy exorcisait quelques tentations en jetant un regard amusé sur un personnage qui est l'équivalent d'un alter-ego caricatural. Virginie est dépeinte comme une jeune Précieuse ridicule ; or Madame d'Aulnoy utilise souvent dans ses contes le référent culturel de la préciosité. De plus, la jeune noble provinciale est éprise de romanesque, au point de guetter le Prince Charmant et de le confondre avec le lamentable personnage de La Dandinardière. Il est dit des deux sœurs au début de la nouvelle-cadre qu'« elles lisaient dans cette solitude autant de romans qu'elle voulaient et se voyant jolies et très malheureuses elles se figuraient être des princesses infortunées qui attendaient toujours quelque héros pour sortir de leur château enchanté<sup>24</sup> ». Cette jeune fille romanesque au point de confondre fiction et réalité n'est-elle pas bien proche de notre conteuse elle-même ? La jeune comtesse d'Aulnoy attendait peut-être aussi le Prince Charmant et le vieux barbon qu'on lui imposa, fort riche au demeurant, ne pouvait que la décevoir. Le mariage final, dans la nouvelle-cadre, de Virginie et de La Dandinardière ne laisse en rien prévoir un bonheur idyllique : l'union paraît surtout liée à des intérêts financiers. Le portrait même de la mère dans la nouvelle pourrait bien être aussi le reflet d'un vécu autobiographique, Madame de Gudane apparaissant comme une intrigante ayant elle-même arrangé le mariage de sa jeune fille : « Leur mère... se tranquillisait fort sur leur chapitre : en effet, pourvu qu'elles ne lui coûtassent presque rien et que toute la dépense fût pour elle-même, elle laissait faire à leur imagination mille extravagances »<sup>25</sup> Ces mariages arrangés relèvent, il

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, t. IV p. 431.

<sup>23</sup> *Cabinet des fées, op. cit.* t. IV, p. 370.

<sup>24</sup> *Ibid.*, *Le Nouveau gentilhomme bourgeois*, t. III p. 415.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 415.

est vrai, d'une pratique courante à l'époque. Lorsque le père mourait, c'était effectivement la mère qui assurait l'autorité parentale. Madame de Gudane, en tant que veuve, disposait donc d'un statut de chef de famille et c'est sans aucun état d'âme qu'elle dut, telle Philaminte dans *Les Femmes savantes*, chercher à imposer un parti intéressant à sa fille, intéressant du moins à ses propres yeux. Dans la nouvelle, le personnage du père est d'ailleurs présenté comme assez absent ; or Madame d'Aulnoy elle-même perdit son père avant l'âge de cinq ans, ce qui explique sans doute les ennuis financiers et l'emprise de la mère : « Monsieur de Saint-Thomas ressentait davantage les travers que ses filles se mettaient dans la tête et s'il avait joui d'une meilleure fortune, il aurait travaillé utilement à la leur ; mais comme ses filles ne pouvaient se trouver heureuses qu'en idées, il les laissait au moins maîtresses de s'en faire d'agréables »<sup>26</sup>.

Heureuses en idées, n'est-ce pas aussi le cas de la comtesse d'Aulnoy elle-même, éprise de romanesque et trouvant dans l'écriture de nouvelles galantes et de contes une compensation à un mariage désastreux, une forme d'évasion permettant de surmonter un échec affectif et familial ? La manière même dont est traité le personnage de La Dandinardière dans le dernier récit-cadre révèle une sorte d'acharnement et de hargne. C'est le seul personnage vraiment ridicule, cumulant tous les défauts : couardise, violence, ignorance. Seule compte chez lui l'apparence extérieure. Voulant passer pour brave, voulant passer pour noble, voulant passer pour cultivé, ce bourgeois enrichi s'achète des ancêtres, achète la bibliothèque d'un académicien, achète enfin une terre et un château et enfin une épouse. Dans le traitement infligé à ce personnage par Mme D'Aulnoy, on sent poindre, au-delà de la satire sociale et du comique, un mépris tel qu'il pourrait bien être le fruit d'une rancune personnelle. Certes, le burlesque interdit de prendre au sérieux ce personnage caricatural, mais ne serait-ce pas pour notre conteuse une manière de régler ses comptes par personnage et fiction interposés. Dans le jeu de cache-cache, la conteuse se met donc en scène directement dans le récit-cadre du Parc de Saint-Cloud ou indirectement dans *Le Nouveau Gentilhomme bourgeois* et nous donne l'image que confirment les documents historiques d'une femme séduisante, soumise aux pressions de la société du XVII<sup>e</sup> mais n'hésitant pas à dévoiler une forme de libertinage. Femme de Lettres célèbre, membre de l'académie des *Ricovrati*, Mme D'Aulnoy serait sans doute surprise que l'un de ses contes les plus célèbres donne son nom à une revue de littérature de jeunesse mais ainsi vivent les contes. Pour la parution du premier numéro en ligne de *L'Oiseau bleu*, à l'ère des nouveaux moyens de communication, il nous reste donc à murmurer le célèbre refrain de Florine : « Oiseau bleu, couleur du Temps, vole vers nous promptement ! »

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 416.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus

*Le Cabinet des fées ou collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux ornés de figures*, Amsterdam, 1785-1786, Genève, 41 volumes in 8, (les contes de Madame d'Aulnoy sont contenus dans les tomes II, III, IV).

D'AULNOY Marie-Catherine, *Les Contes des fées*, (éd. Philippe Hourcade), Paris, Société des textes français modernes, vol. I, 1997, vol. 2, *Contes II, Contes nouveaux ou Les Fées à la mode*, 1998.

*Le Cabinet des fées*, contes choisis et présentés par Elisabeth Lemirre, Paris, éditions Picquier, 2000, 1023 p.

D'AULNOY Marie-Catherine, *Contes des fées suivis des Contes nouveaux ou Les Fées à la mode*, édition critique par Nadine Jasmin, bibliothèque des Génies et des Fées, Paris, Champion, 2004, 1220 p.

### Études

BARCHILON Jacques, *Le Conte merveilleux Français de 1690 à 1790, cent ans de féerie et de poésie ignorées de l'Histoire littéraire*, Paris, Champion, 1975.

DEFRANCE Anne, *Les Contes et nouvelles de Madame d'Aulnoy*, Droz, Genève, 1998.

JASMIN Nadine, *Naissance du conte féminin. Mots et merveilles : Les Contes de fées de Madame d'Aulnoy (1690-1698)*, Paris, Champion, 2002.

MAINIL Jean, *Madame d'Aulnoy et le rire des fées : essai sur la subversion féerique et le merveilleux comique sous l'ancien régime*. Paris, Kimé, 2001, 291 p.

ROBERT Raymonde, *Le Conte de fées littéraire en France de la fin du XVIIème siècle à la fin du XVIIIème siècle*, Presses Universitaires de Nancy, 1982, 509 p.

STORER Marie-Elisabeth, *Un épisode littéraire de la fin du XVIIème siècle. La Mode des contes de fées. (1685-1700)*, Paris, Champion, 1928, 289 p.

THIRARD Marie-Agnès, *Les Contes de fées de Madame d'Aulnoy ; une écriture de la subversion*, P.U. Septentrion, Lille, 1998.

